

Ionela, Manea Florentina

Le symbolisme aquatique et les personnages féminins dans Les fous des Bassan d'Anne Hébert

The Central European journal of Canadian studies. 2016, vol. 10-11, iss. [1], pp. 41-55

ISBN 978-80-210-8690-6

ISSN 1213-7715 (print); ISSN 2336-4556 (online)

Stable URL (handle): <https://hdl.handle.net/11222.digilib/138475>

Access Date: 28. 11. 2024

Version: 20220831

Terms of use: Digital Library of the Faculty of Arts, Masaryk University provides access to digitized documents strictly for personal use, unless otherwise specified.



Le symbolisme aquatique et les personnages féminins dans *Les fous des Bassan* d'Anne Hébert

Water Symbolism and Female Characters in Anne Hébert's *Les fous des Bassan*

Manea Florentina Ionela

Résumé

La terre de Griffin Creek cache le sort de Nora et d'Olivia Atkins, les deux cousines qui, la nuit de 31 août 1936, disparaissent, englouties par la mer. Leur destin est celui de rejoindre l'abîme aquatique, qui accueille leurs corps, ravagés par le désir de l'homme. Matrice universelle et liquide aux propriétés lustrales, l'eau devient dans l'univers hébertien un témoignage du destin des personnages féminins. Fraîche et printanière, ou ténébreuse et vorace, l'eau est un espace mystérieux, situé entre la vie et la mort, où des générations de femmes ont trouvé refuge. Ces femmes deviennent des nymphes, des naïades ou même des démons des eaux qui séduisent les hommes et les mènent au bord de la folie.

Mots-clés : Anne Hébert, eau, sacré, corps, femme, nymphe

Abstract

The realm of Griffin Creek conceals the fates of Nora and Olivia Atkins, the two cousins, who, on the night of 31 August 1936 disappear, swallowed by the sea. The two young girls are destined for the womb of this abyss, which welcomes their bodies, violently ravaged by a man. A universal matrix and primordial liquid with cleansing properties, the water becomes, within the Hébertian universe, a testament to the destiny of female characters. Fresh and vernal or wicked and all-consuming, the water is a mysterious place, which lies somewhere between life and death, where generations of women have found sanctuary. In an attempt to reestablish a link with their own body, these women become nymphs, naiads or even water demons who seduce or lure men to the brink of insanity.

Keywords: Anne Hébert, water, sacred, body, woman, nymph

This work was supported by the strategic grant POSDRU/159/1.5/S/133652, co-financed by the European Social Fund within the Sectorial Operational Program Human Resources Development 2007 – 2013.



Texte riche qui se prête à des lectures plurielles, le roman *Les fous de Bassan* est un témoignage de l'originalité d'Anne Hébert, écrivaine qui a su se réinventer, livre après livre, en explorant les dimensions majeures de l'existence humaine. Soumis aux jeux parodique et intertextuel, les récits bibliques constituent une source inépuisable d'inspiration, son œuvre ne saurait être considérée ni comme une simple parodie des écrits sacrés, ni comme une réitération des histoires saintes. En fait, l'écrivaine réactualise sans cesse les dimensions d'une histoire éternelle, celle qui raconte la genèse du monde et des premiers êtres humains, de l'opposition entre le féminin et le masculin, le bien et le mal. Dans cette démarche, l'auteure retourne aux sources originelles d'un sacré collectif, qui lui permet de mieux explorer les abîmes de l'âme, les désirs refoulés et les passions voraces qui dévorent ses personnages.

Le roman *Les fous de Bassan* s'inscrit dans cette démarche de redécouvrir et de valoriser les sources d'un sacré originel. Construit sur le thème du double, le récit met en scène des êtres rongés par le désir, atteints par la folie meurtrière ou en proie à des souvenirs insoutenables. Les couples des personnages rejoignent les couples thématiques traditionnels (soleil – lune, eau – feu, mer – terre, homme – femme) ce qui attire l'attention sur le symbolisme des quatre éléments primordiaux qui traversent l'espace romanesque. En effet, les personnages empruntent les caractéristiques que l'on confère symboliquement à l'eau, à la terre, au feu ou à l'air. Plus encore, leur destin est soumis à la volonté de l'eau, qui engloutit avidement les corps des jeunes filles, de l'air, qui rend fou, du feu, qui tisonne le désir, et de la terre, qui rend la femme fertile et prête à accomplir sa destinée.

Parmi les éléments primordiaux, l'eau évoque la féminité dans toute sa complexité. Liquide aux propriétés lustrales et curatives, l'eau est l'élément qui domine l'univers romanesque hébertien. Présence vive partout dans le roman et symbole de la fertilité, elle témoigne du destin aquatique des personnages féminins, de ces créatures ineffables et transparentes, presque irréelles. Si les eaux matricielles contiennent en elles la promesse de la vie, à Griffin Creek, les vagues portent les présages de la tragédie, car les voix des femmes livrées à cette existence aquatique mêlent au vent les avertissements sur le désir féroce et la folie de l'homme. Devenue unique refuge pour ces femmes, la mer s'identifie au giron maternel, nourricier et protecteur, revenant ainsi au symbolisme originel de l'eau, celui de matrice féconde et source de toute vie. Néanmoins, liée justement au mystère de la fécondation et de la genèse, l'eau devient espace inaccessible et ténébreux où fermentent les germes de la vie. Le cycle naissance – mort – renaissance témoigne de la véritable nature des eaux, gouffre effrayant qui soumet l'être à une dissolution extrême avant de le rendre, transfiguré, à une nouvelle existence. Les ténèbres matricielles, lourdes du fruit de la vie, sont ainsi liées à la mort, aux processus de décomposition de la matière, et par extension, à l'inconscient et à la femme, celle-ci - l'*anima* – perçue comme dangereuse et dévoratrice.



Jouant sur l'ambivalence de l'élément aquatique, Anne Hébert essaye de surprendre la complexité de l'éternel féminin, que les philosophes et les poètes rangent du côté de la métaphysique et du religieux. La femme serait une médiatrice qui accomplit l'œuvre mystérieuse du salut par son pouvoir d'intercession, renvoyant aux figures de la charité et de la sagesse (*Sophia*) du gnosticisme chrétien, ou de la fidélité d'amour. Pure contemplation (par opposition à l'homme qui est connaissance et action), et réduite aux vertus essentiellement féminines (chasteté, pureté, modestie), la femme est envisagée comme créature angélique dont l'unique raison d'être est de guider l'homme sur la voie de la moralité et de la spiritualité.

À cet imaginaire cher aux romantiques s'oppose la croyance chrétienne dans la malice et l'immoralité inhérentes à la femme, esclave du démon, par le corps de laquelle le péché est entré dans le monde pour tourmenter les hommes pieux. Dans cette perspective, la femme doit être soumise à l'homme, porteuse d'enfants et nourricière, ventre fidèle et corps accueillant. Suivant cette tradition ancestrale, le révérend Nicolas Jones, le Verbe de Griffin Creek, s'approprie la parole divine et l'utilise pour imposer son autorité incontestable sur les jumelles Pat et Pam, qu'il considère comme des vieilles filles insignifiantes, soumises à sa volonté. : *Je les appelle « mon ange » et « ma colombe », mais la plupart du temps je les mène avec une trique de fer. Sans jamais les toucher, rien qu'avec ma voix de basse caverneuse, je les retourne comme des feuilles légères dans le vent (FB, 7)*. Soucieux de contrôler leur moindre geste, le révérend s'insinue dans les rêves et l'intimité de ces femmes, d'où elles ne peuvent pas échapper : *Pour elles seules je débite mes plus beaux sermons. Tous les anges du ciel et les démons de l'enfer surgissent de la Bible, à mon appel, se pressent la nuit au chevet des jumelles endormies. Nourries de l'Écriture, par les prophètes et les rois, les jumelles ont des rêves féroces et glorieux. Maître de leurs songes j'exerce un ministère dérisoire, de peu d'envergure, mais d'autorité absolue (FB, 7)*. Réduites à l'existence des spectres qui hantent le presbytère, les jumelles deviennent les prisonnières du révérend, corps et âme.

Soumises à ce réseau d'identification et rangées du côté de l'Altérité absolue, ces femmes, sans voix ni corps propre, se perdent dans la multitude des mythes patriarcaux, qui les transforment dans un simple corps érotique ou nourricier. Anne Hébert essaye de donner une voix à ces figures féminines réduites au silence, une voix qui, dans le roman *Les Fous des Bassan*, est troublante et assourdissante comme le bruit des vagues qui déferlent sur les rives de Griffin Creek.

Intimement lié aux personnages féminins, l'élément aquatique a dans la trame narrative une fonction beaucoup plus importante : plus qu'un symbole de la fécondité, l'eau est le symbole d'un type de destin, un destin essentiel qui, selon Bachelard, *métamorphose sans cesse la substance de l'être*.¹ En effet, le devenir des personnages romanesques (qu'ils soient les femmes ou les hommes de Griffin Creek) est voué au

1) Gaston Bachelard, *L'eau et les rêves*, Librairie José Corti, 1942, p. 13



gouffre des eaux matricielles, qui rendent les hommes fous et accueillent les corps des femmes. Le livre d'Olivia de la Haute Mer, le cinquième récit composant le roman, est en fait le livre de l'eau comme destin de la femme, son refuge et son tombeau. Olivia possède ce destin aquatique : fruit de la mer, pour elle la mort ne signifie que retour au ventre maternel. À jamais perdue dans l'immensité des eaux, goutte de pluie et écume de la mer, Olivia prend sa place au fond de l'océan, près de sa mère et de tant d'autres générations de femmes. Mais dans cette existence essentialisée, ce qui perdure, ce qui la hante avec violence c'est son désir pour Stevens, un désir qui habite maintenant cet être transparent, et qui la pousse, nuit après nuit, avec les vagues et le vent, vers les rives de Griffin Creek : *Ma senteur forte de fruit de mer pénètre partout. Je hante à loisir le village, quasi désert, aux fenêtres fermées. Transparente et fluide comme un souffle d'eau, sans chair ni âme, réduite au seul désir* (FB, 97).

Victime des passions et des péchés des autres, Olivia rappelle la figure tragique d'Ophélie et par cela rejoint le complexe culturel décrit par Bachelard. Pour le philosophe français, l'eau est la patrie de la mort féminine, jeune et belle, de la mort sans orgueil ni vengeance². Personnage shakespearien tragique, Ophélie est la femme objet-érotique, définie par sa sexualité et ses puissances fécondes valorisées au sein du mariage. Sans volonté propre, elle finit par intérioriser ce statut imposé par l'homme et l'ordre patriarcal, en contradiction avec ses besoins profonds d'être lumineux et aimant. De cette contradiction naissent sa tragédie et sa mort, geste expiatoire pour les péchés d'autrui, notamment ceux des hommes qui l'ont condamnée à ce sort. Olivia de la Haute Mer, fraîche anémone des eaux, devient, elle aussi, un personnage tragique, soumise à un destin implacable qu'elle partage avec des générations de femmes. Ce destin la met face à face avec le désir brûlant de l'homme, rendu fou par son odeur musquée de jeune fille. Inutile de résister ; comme l'observe Nora : *mon oncle Nicolas, ma tante Irène Stevens, Perceval, Olivia et moi serons tous emportés par le mouvement de notre propre sang, lâché dans la campagne, au grand galop de la vie et de la mort* (FB, 56). Aucun salut possible. Sa triste histoire sera racontée à l'infini par les femmes de la mer, tout comme la reine Gertrude déplore le destin tragique de la douce Ophélie. Bien qu'elle ne soit pas symbole d'un suicide masochiste³, Olivia aux cheveux blonds flottants, aux yeux de violette et d'outremer, est une autre Ophélie qui donne sa vie aux eaux, doucement. Ses pensées vont toujours vers cet homme, unique entre tous qui, une nuit de 31 août, sur la grève de Griffin Creek, lui fait découvrir le secret de la vie et de la mort : *Un jour, mon amour, nous nous battons tous les deux sur la grève, dans la lumière de la lune qui enchante et rend fou. Sans grâce ni merci.... Mon Dieu j'ai dit mon amour, sans y penser comme si je chantais. Non, non, ce n'est pas vrai. Je rêve. Cet homme est mauvais.*

2) Ibid., p. 98

3) Gaston Bachelard, op. cit., p. 98



Il ne désire rien que de réveiller la plus profonde épouvante en moi pour s'en repaître comme d'une merveille. La plus profonde, ancienne épouvante qui n'est plus tout à fait la mienne, mais celle de ma mère enceinte de moi et de ma grand-mère (FB, 98).

Tout autour d'Olivia, dans les eaux de la mer, des visages de femmes apparaissent, transparentes et transfigurées par cette existence aquatique ; les eaux s'ophélistent⁴, se peuplent de ces créatures ineffables et légères qui susurrent des prières et des avertissements : *Une cohorte de femmes dans l'ombre et le vent (...) Je les entends qui disent : ne lève pas la tête de ton repassage, tant que ce mauvais garçon sera là dans la porte. Lui entre milles autres. Elle l'a regardé en plein visage. Elle a été regardée par lui en plein visage. Mon Dieu il ne fallait pas disent – elles toutes dans l'ombre et le vent, les mères et les grand-mères alertes (FB, 104).* Mais Olivia sent, confusément, que l'expérience de l'amour sensuel est la seule qui puisse l'épanouir en tant que femme et l'intégrer à un réseau de communication avec l'inconscient féminin collectif : *l'amour seul pourrait faire que je devienne femme à part entière et communique d'égale à égale avec mes mères et grand-mères, dans l'ombre et le vent, à mots couverts, d'un air entendu, du mystère qui me ravage, corps et âme (FB, 104).* Ses eaux sont les eaux amoureuses, pleines d'appels et de murmures d'amour, qui profitent des vagues pour rejoindre encore une fois la grève et l'homme tant désiré : *Mes mères et grand-mères gémissent dans le vent... me recommandent d'y habiter désormais avec elles, d'être obéissante et de ne plus profiter de la marée pour retourner à Griffin Creek. Non, non ce n'est pas moi qui décide, c'est la marée qui m'emporte, chaque jour sur la grève de Griffin Creek (FB, 106).*

Le cygne est un symbole lié à cette dimension amoureuse de la substance aquatique. Il renvoie traditionnellement à la fidélité amoureuse, à la pureté. La valorisation du symbole du cygne en tant que désir érotique est due au mythe grec de Lédä. Amoureux de la jeune femme, Zeus se métamorphose en cygne pour la séduire. L'image de cet oiseau est ainsi fortement sexualisée et sa présence dans les rêveries de Nora matérialise le désir sensuel de la jeune fille : *je me demande lequel de ces oiseaux sauvages, à la faveur de quelle obscurité profonde, se posera, un soir, sur mon toit, au cours d'un de ses voyages. Un cygne. Je suis sûre que ce sera un cygne. Il entrouvrira son plumage, je verrai son cœur à découvert qui ne bat que pour moi. Alors il se dépouillera d'un coup de toutes ses plumes blanches glissant en tas de neige, à ses pieds. Sa forme d'homme délivrée de l'enchantement qui pesait sur lui. Sa figure pure de roi couronné. Nulle fille au monde ne sera aimée, n'aimera plus que moi, Nora Atkins (FB, 58).*

Par son essence aquatique, Olivia est aussi une nymphe, fraîche créature des eaux, dont l'existence dépend entièrement de ce liquide nourrissant, qui la protège des souvenirs violents de la nuit de 31 août : *Je n'ai que juste le temps de me couvrir d'ombre comme une poulpe dans son encre, m'échapper sur la mer avant que ne revienne, dans toute sa furie, la soirée de 31 août 1936....Ayant acquis le droit d'habiter le plus creux de l'océan,*

4) Ibid., p. 99



son obscurité absolue, ayant payé mon poids de chair et d'os aux féroces poissons lumineux, goutte de nuit dans la nuit, ni lune ni soleil ne peuvent plus m'atteindre (FB, 108).

Dans les mythologies grecque et latine, les nymphes et les naïades vivent dans des endroits inaccessibles, dans les grottes ou les creux des rochers, près des sources et des torrents. Felicity Jones entraîne ses petites filles dans le sein des eaux vierges, à la lumière incertaine de l'aurore, et les filles, comme des nymphes, joyeuses créatures, se baignant dans les eaux fraîches, chantent et dansent, loin du regard des hommes : *Felicity fait la planche. Nora et Olivia tentent de nager, imitant les mouvements précipités des chiens se débattant dans l'eau. Bientôt on peut les voir danser sur le sable pour se réchauffer. Les cheveux mouillés sculptent les petits crânes lisses, les maillots de laine collent sur les corps adolescents (FB, 17).* Les eaux habitées par ces créatures sont des eaux lumineuses et légères, des eaux printanières⁵ : elles renvoient à la jeunesse et à la fraîcheur de Nora et d'Olivia, à la saveur des pommes vertes de la mère d'Olivia, à l'arôme de l'océan qui imprègne le corps de Felicity. Femme aux gestes mesurés et à l'allure d'une reine, Felicity devient, après le rituel purificateur de la baignade dans les eaux de la mer, plus douce et plus tendre. Même les femmes qui habitent les profondeurs aquatiques s'imbibent de la fraîcheur de ces eaux : *les grandes femmes crayeuses, couchées dans le petit cimetière de Griffin Creek, depuis longtemps ont l'âme légère, partie sur la mer, changées en souffle et buée. Ma mère, parmi elles, la plus fraîche et la plus salée à la fois, me parle en secret ma douce langue natale (FB, 105).* Dans ce cas, le sel devient symbole de la purification et, par son usage comme agent conservateur, de l'immortalité.

Felicity Jones est souvent surprise par son fils Nicolas lorsqu'elle sort de la maison avant l'aube pour aller sur la grève où la mer l'attend. Elle s'y livre à un rituel sacré destiné à lui purifier le corps et l'esprit de la souillure infligée par son mari et à lui renouveler la vie : *Dans sa vieille robe de chambre à ramages marron et rouge Felicity se précipite sur la grève, comme quelqu'un qui a un rendez-vous. Elle a choisi cette heure vague, entre le jour et la nuit, pour s'échapper alors que tous ceux de son sang basculent derrière elle, avec la maison fermée dans les profondeurs du sommeil. Une heure à peine de solitude (loin des tâches conjugales et domestiques), avec ses mains inoccupées, ses pieds nus, posés sur le sable, son regard perdu sur la mer grise, son cœur défait de tous ses nœuds d'orgueil et de vertu ; aimant et haïssant en paix, dans le calme du matin (FB, 15).* C'est un moment d'intense communion avec les eaux fécondes et Felicity dévoile sa véritable nature de créature aquatique : *Elle règne sur la mer. Sa robe de chambre, à ramages marron et rouge, flotte autour d'elle. On dirait une méduse géante (FB, 15).* L'eau acquiert ainsi ses propriétés curatives et purificatrices. L'eau aux propriétés lustrales était présente dès l'antiquité dans les cultes des déesses de la fertilité, qui présidaient aussi aux rites mortuaires. Les ablutions et les bains rituels faisaient partie des offices dédiés à la

5) Gaston Bachelard, op. cit., p. 42–43



déesse égyptienne Isis, et aux mystères d'Éleusis, culte ésotérique consacré à Déméter (déesse de la fertilité) et à sa fille Perséphone, figures féminines outragées par la déité mâle et qui trouvent leur confort dans le partage des expériences communes. Une sorte de solidarité mystique émerge aussi des souffrances des femmes de Griffin Creek, vouées à un destin identique : des *repasseuses, laveuses, cuisinières, épouses, grossissantes, enfantantes* (FB, 104), s'épanouissent dans l'écume de la mer, dans les tourbillons des eaux matricielles, où elles deviennent gouttes lumineuses dans l'infinie profondeur des océans. Le giron des eaux fécondes devient pour elles l'unique refuge contre toute sorte de violence, y compris la violence masculine. Olivia se rappelle les souffrances de sa mère, rongée par un mal inconnu, et son désir est de l'emmener le plus loin possible, *là où il y a des palais de coquillages, des fleurs étranges, des poissons multicolores, des rues où l'on respire l'eau calmement comme l'air* (FB, 101), où elles pourront vivre ensemble, *sans bruit et sans effort* (FB, 101). Ce rêve de rejoindre l'état prénatal (invoquant l'image foetale dans le liquide amniotique) a des fonctions prémonitoires : la mère d'Olivia s'éteint doucement, sans révolte, son âme revenant aux matrices aquatiques d'où elle est issue. Le corps blessé et outragé d'Olivia sera, lui aussi, donné aux eaux, geste symbolique qui marque le retour de l'être humain au chaos primordial à la fin d'un cycle existentiel.

Nymphes, naïades, océanides, les femmes vivent dans un univers à part, séparé du monde masculin, inaccessible et mystérieux, situé entre la vie et la mort. Ce secret qui entoure leur existence amène les hommes au bord du délire, qui se manifeste par une fascination et une imagination exaltées. Pour Stevens, Olivia est une créature de la mer, par son *défaut au pied droit. Un orteil qui est collé à l'autre par une petite peau, comme un canard* (FB, 37). Perceval pense que sa grand-mère Felicity est un dauphin qui veut entraîner les deux cousines dans l'abîme des eaux. Olivia et Nora, par le symbolisme gémellaire qu'elles évoquent, ressemblent à un monstre marin, *une seule et même créature à deux têtes, quatre bras, quatre jambes et deux petits sexes cachés* (FB, 13). Cette image monstrueuse rappelle au lecteur qu'autour des créatures aquatiques jeunes et belles comme les nymphes circulent les légendes effrayantes des hommes qui, ayant entendu leur chant ou découvert leur refuge, sont devenus fous, aveugles ou muets. Un grand danger est lié à ces femmes qui couvrent l'eau de leurs corps et de leurs voix. Les hommes savent qu'il faut éviter certaines heures de la nuit pour échapper aux maléfices de ces créatures marines : *certains marins dans la solitude de leur quart, alors que la nuit règne sur la mer, ont entendu ces voix mêlées aux clameurs du vent, ne seront jamais les mêmes, feignant d'avoir rêvé et craignent désormais le cœur noir de la nuit* (FB, 105).

Parfois, leurs cris sont si déchirants qu'ils rappellent les cris des âmes tourmentés dans l'enfer : *des voix de femmes sifflent entre les frondaisons marines, remontent parfois sur l'étendue des eaux, grande plainte à la surface des vents, seul le cri de la baleine mourante*



est aussi déchirant (FB, 105). Ces eaux perdent leurs qualités lumineuses, deviennent un liquide trouble, noir, qui avale les ombres et les âmes. Plus proches du symbolisme de la mort, ces eaux obscures renvoient au symbolisme funéraire et à une imagerie infernale aquatique. Les Enfers grecs valorisent l'eau en tant que moyen de transport vers le royaume des morts (toujours en compagnie d'un guide comme le nocher Caron), comme source d'oubli ou source de punition pour les âmes pécheresses. On retient, parmi les fleuves infernaux, le Styx, fleuve de l'immortalité et de la haine, l'Achéron, noir fleuve de la douleur aux eaux vénéneuses, la Léthé, le fleuve de l'oubli, le Cocyte, qui accueille les âmes sans sépulture, condamnées à errer avant leur dernier jugement. Devenue substance de la mort, la mer de Griffin Creek est, elle aussi, lourde et sans reflet, elle absorbe les souffrances et ralentit les mouvements, elle est peuplée par des âmes rendues à une existence aquatique. Mais, si dans les enfers grecs, les esprits des morts sont retenus comme des ombres sans force ni sentiments, au passé jamais aboli, les eaux de Griffin Creek sont dépourvues des qualités amnésiques de Léthé. La mémoire est une cicatrice vive et douloureuse, et Olivia, elle aussi âme sans sépulture ni repos, erre chaque nuit sur la grève, hantée par les souvenirs et le désir. Seule dans son voyage vers le monde de vivants, elle est accompagnée dans sa descente vers les profondeurs aquatiques par des voix des femmes, qui, dans leur rôle de guide, renvoient à la figure du nocher Caron, (celui qui faisait passer les ombres perdues à travers le Styx), ou à Mélinoé, divinité orphique et nymphe chtonienne. En tant que déesse des enfers, Mélinoé préside au passage des morts, mais elle possède une autre fonction qui la rapproche des femmes marines de Griffin Creek : dans les hymnes orphiques on découvre que, *par des apparitions aériennes, monstrueuses images d'elle-même, Mélinoé épouvante les mortels, tantôt transparente, et tantôt brille dans la nuit en circulant à travers les ténèbres*⁶. Nicolas Jones est hanté la nuit par des voix et des images, des sons et des couleurs qu'il croyait à jamais disparus : *NoraOliviaNoraOlivia ont écrit les jumelles sur les murs dans la galerie des portraits. Des yeux de violette et d'outremer. Des masques blêmes sur des faces absentes. Trop de fantaisie. (...) La nuit est sans pitié, propice aux apparitions* (FB, 16–17).

Par assimilation, la femme peut aussi devenir vorace et stérile, comme les eaux infernales. Liée à ces eaux mortes et dormantes, l'épouse du pasteur, Irène, est incapable de concevoir. Condition fondamentale de la femme dans le monde biblique, la fertilité est signe de la bénédiction divine, tandis que la stérilité est vue comme la conséquence d'un grave péché châtié par Dieu. Une femme stérile, dans la tradition judéo-chrétienne, pourrait accoucher des enfants avec l'intercession divine, mais pour Irène ce signe de Dieu tarde à arriver, tandis que le pasteur sait qu'en d'autres lieux, sous d'autres lois, je l'aurais déjà répudiée, au vu et au su de tous, comme une créature inutile(...)

6) [http://fr.wikisource.org/wiki/Hymnes_orphiques_\(traduction_Leconte_de_Lisle\)](http://fr.wikisource.org/wiki/Hymnes_orphiques_(traduction_Leconte_de_Lisle)), LXVIII, parfum de mélinoé *Les Aromates*



Elle dort contre moi, dans le grand lit, pareille à un poisson mort, sa vie froide de poisson, son œil de poisson, sous la paupière sans cils, son odeur poissonneuse lorsque je m'obstine à chercher, entre ses cuisses, l'enfant et le plaisir (FB, 9). Le ventre d'Irène devient le symbole de l'infécondité extrême, du néant. Les eaux maléfiques, dangereuses contiennent les germes latents de la vie. Mais Irène baigne dans des eaux empoisonnées, qui ont perdu toute puissance vivifiante et nourricière. Son destin est celui de la mort sans possibilité de retour, d'une mort stérile : elle ne retournera pas à la mer, comme les autres femmes de Griffin Creek. Symboliquement, ni la terre, élément féminin et fécond, ne la recevra à son sein. Irène se pend dans la grange, le soir du barn dance. Perdue dans ces eaux vénéneuses, *cette femme n'a jamais eu l'air vivante, sa vraie nature étant d'être incolore, inodore et sans saveur, déjà morte depuis sa naissance* (FB, 47).

Autres femmes infécondes sont les jumelles Pat et Pam, mais cette fois-ci, la stérilité est infligée par le contact avec l'homme. Vierges éternelles et créatures de la mer, les jumelles, aux cheveux blonds, le corps léger et l'âme floue, sont maintenues par le révérend dans un *état malléable, sans tenir compte du temps qui passe. Le temps leur glisse dessus comme l'eau sur le dos d'un canard. Sans jamais avoir été femmes, les voici qui subissent leur retour d'âge, avec le même air étonné que leurs premières règles. Pas une once de graisse, ni seins, ni hanches, fins squelettes d'oiseaux* (FB, 6–7). Leur descendance est monstrueuse car, pareil à leurs frères Perceval et Stevens, elles sont *hantées* (FB, 7), prenant plaisir à tourmenter le révérend par leur ressemblance, sorte de vengeance pour une claustration éternelle. Mais c'est leur mère, Béa Brown, qui est la véritable incarnation des eaux maléfiques et dangereuses. Menaçantes, ces eaux noires sont non-dissociées de la figure de la mère. Dans la mythologie babylonienne, Tiamat est mère de toute vie (le nom, de provenance sumérienne, est composé de *ti* – vie et de *ama* – mère), personnifiant les eaux salées où règne le chaos. Déesse primordiale, elle accouche des créatures monstrueuses : des dragons, des serpents, des bêtes difformes et dangereuses. Béa Brown engendre, elle aussi, seulement des abominations, des enfants maudits : les jumelles Pat et Pam, vivant dans une symbiose fœtale, Perceval, l'enfant fou, Stevens, atteint par un désir féroce et meurtrier. Symbole des eaux froides, Béa est aussi la mère dévoratrice qui cherche à perdre ses enfants, une autre Lilith (*le gouffre, la gueule*, connue dans la traduction de la Vulgate comme Lamia) créature de la nuit et voleuse d'enfants : *Cette femme a une très mauvaise circulation, dit le Dr Hopkins. Elle dégage du froid comme d'autres de la chaleur. C'est encore étonnant qu'elle puisse mettre au monde des enfants vivants, sortis d'un ventre aussi polaire, on aurait pu croire que seuls des cadavres d'enfants... Ces deux-là sont bien vivantes(...)* Elle pleure et affirme qu'elle ne veut pas de ces deux enfants (FB, 40). Si la fontaine est symbole de la maternité, le sein de cette mère est une fontaine glacée, épuisée de toute puissance nourricière, évoquant la stérilisation du principe vital féminin. Stevens dira que : *c'est pas le lait tout cru qu'elle m'a donné, Beatrice ma mère, c'est la faim et la soif. Le désir* (FB, 40).



Ni maléfique comme Beatrice, ni vouée au néant comme Irène, Maureen est quand même un symbole des eaux dormantes, des eaux troubles et solitaires. L'élément aquatique salé est sa véritable nature, et Stevens la surprend dans un moment d'intimité et de liaison profonde avec la mer, voyant *sa poitrine de femme monter et descendre dans sa veste d'homme. La senteur de la mer devait lui plaire car elle ne cessait de respirer profondément, calmement, sans se lasser, s'imprégnant d'iode et de varech, comme si c'était sa seule raison d'être ; de respirer à fond et de se trouver présente au matin, sur le pas de sa porte, au bord de la mer* (FB, 39). La présence de Stevens la dérobe à son existence latente, réveillant dans son corps le désir et la sensualité. Créature sans âge, elle découvre une vie nouvelle de jeune fille amoureuse dès que Stevens la touche pour la première fois. Mais son véritable destin est celui de la solitude. Veuve et stérile, Maureen ne pourrait jamais éteindre la soif de Stevens : *Vieille, tu es vieille, ma pauvre Maureen. Trop vieille pour moi* (FB, 47). C'est pour cela que la fraîcheur et la jeunesse de Nora et d'Olivia la violentent et la consomment : *Maureen nous regarde fixement toutes les deux, avec ses gros yeux d'eau verte, scandalisés dans leurs orbites. Parfois Maureen rit avec nous. Mais ses yeux ne bougent pas (continuent de nous regarder), ne se plissent pas de rire, conservent leur air sauvage scandalisés.* (FB, 98).

Maléfiques et dévoratrices ou fraîches et printanières, toute une cohorte de femmes semble envahir les rives de Griffin Creek, pour le malheur et le tourment des hommes. Ces femmes sont nées pour ensorceler et rendre fou, menant les hommes au bord du gouffre et de la psychose. Perceval bave et se tord les mains, Stevens crie et pleure dans la tempête, Nicolas Jones erre comme un fou sur la grève, jour et nuit, épiant tout mouvement des jeunes filles. Poussés par le désir, les hommes sont à l'affût, cachés parmi les rochers, attendant les femmes qui viennent se baigner dans la mer. On assiste ici à une *sexualisation visuelle de l'eau*⁷, l'eau acquérant une fonction érotique, car elle renvoie à la nudité féminine. *Le bain devient une foule*⁸, Nora et Olivia étant toujours l'objet du regard insidieux de l'homme : *Le révérend n'a jamais été seul ici, même lorsqu'il croyait pouvoir regarder en paix les petites-filles préférées de Felicity Jones s'ébattant avec leur grand-mère, dans l'eau glacée, au petit matin. Perceval est déjà là, caché dans les joncs, tout près du pasteur, respirant fort, les yeux écarquillés, fixés sur la mer, au bord des larmes* (FB, 45). Stevens, incapable de se satisfaire de ce voyeurisme, surprend Olivia sur la grève et lutte avec son impulsion de posséder son être entier : *Sa robe blanche s'envole sur ses longues jambes nues. L'odeur musquée de sa peur... Je tente de la prendre dans mes bras, ruisselante et glacée, tout essoufflée, elle se débat comme un poisson fraîchement pêché, ses cheveux mouillés me passent sur la face en longues lanières froides. ... L'envie me tient d'atteindre Olivia par ruse ou par violence, d'exister avec elle, au cœur même du cercle magique de sa danse, là où sa petite vie de danseuse est libre et sans défense* (FB, 17).

7) Gaston Bachelard, op. cit. p. 44

8) Ibid., p. 45



Si l'homme est incapable d'infliger à la femme toute la force de sa passion et de sa fureur, il se tournera vers l'eau, le double de ces êtres qui le rend fou de désir. Contre les eaux mugissantes, l'homme s'érige en détenteur de la Parole divine, qu'il assume comme la sienne, et mesure ses forces avec les puissances des eaux, dans une tentative désespérée de les dompter. Enfant, Nicolas Jones apprend par cœur les Psaumes de David, pour ensuite les réciter devant les eaux, sur un rocher qui domine la mer : *Je m'adresse à l'eau, désirant parler plus fort qu'elle, la convaincre de ma force et de ma puissance. L'amadouer tout à fait. La charmer au plus profond d'elle-même. Éprouver ma voix sur la mer.... Je jette les paroles de David par-dessus les flots (FB, 45–46)*. Pour Nicolas Jones, le Verbe divin est unique refuge contre la tentation démoniaque de la femme et emblème du pouvoir qu'il a sur les gens de Griffin Creek. Dès l'aube du christianisme, la Parole n'appartient qu'à l'homme, par la voix duquel la volonté de Dieu est transmise, et qui inscrit en lettres de feu, dans le lignage des apôtres, les noms des hommes saints et pieux. Mais à Griffin Creek, les femmes, insidieusement, s'approprient ce Verbe divin : *Maître des saintes Écritures, je leur parle au nom de Dieu. Depuis quelque temps je choisis avec encore plus de soin les psaumes et les hymnes du dimanche en pensant aux petites Atkins. Leurs yeux de violette et d'outremer se lèvent vers moi pour ma damnation. Elles chantent et elles prient, s'approprient la parole des apôtres et des prophètes, leurs âmes enfantines mûrissent et se forment dans la splendeur de l'Écriture (FB, 11)*.

L'eau envahit la maison du révérend, épie ses mouvements, glisse dans ses rêves et le hante, lui rappelant le terrible péché de la chair. Sa maison devient un aquarium plein de tourbillons et d'eaux troubles, en proie à une lente fermentation, tandis que, dehors, la mer et la forêt, symboles de la vie et de la fécondité toutes les deux, s'avancent vers cet espace de la mort : *Les planches de la maison gémissent comme des arbres en forêt. Quelque part dans la profondeur de la forêt des arbres vivants répondent aux arbres morts de la maison. La nuit obscure est pleine d'appels d'arbres et de végétation triomphante en marche vers le cœur pourri de cette demeure. Du côté de la mer même avancement victorieux, en larges lampées de sel et d'écume sur le sable (FB, 14)*. C'est comme si les femmes outragées, résidentes des gouffres ténébreux, amassaient toutes leurs puissances fécondes pour coincer l'homme dans son espace familial qui déjà ne lui appartient plus. La nuit est porteuse de l'odeur saline de la mer, et, étant de la même substance que l'eau, elle se mélange par osmose aux flots féconds pour augmenter la sensation de claustrophobie et de lente putréfaction. Dans cette nuit humide, voyageant avec la marée, des figures féminines se matérialisent pour hanter le révérend : *Il fallait s'y attendre, les petites Atkins sont là, délestées des cordes et des pierres qui les retenaient au fond. Mues par une incroyable énergie elles m'accusent, traînant avec elles une nuée de petits personnages remuants, à l'allure décidée, qui grandissent (FB, 115)*.

Cette propriété de l'eau de matérialiser des images renvoie au symbolisme du miroir et du double. Il n'y a pas de personnage dans le roman qui n'ait soit un double, soit



*un reflet, soit un homologue*⁹. Les couples sont construits non seulement sur ce riche symbolisme, mais aussi sur le complexe de Narcisse, qui tisse entre eux un réseau obsessionnel compliqué, les personnages se poursuivant tout au long du roman, comme des bêtes à l'affût. Nora et Nicolas, les deux plus roux de Griffin Creek, se ressemblent comme père et fille, et leur union charnelle concrétise l'image inquiétante de l'hermaphrodite et du désir incestueux.¹⁰

Le couple Stevens – Olivia est construit sur le pouvoir maléfique et ensorcelant du regard et incarne le besoin profond d'être vu et connu par l'autre pour exister pleinement. De retour sur la grève de Griffin Creek, l'esprit léger d'Olivia n'a qu'un seul désir : *Qu'il me regarde surtout, que je sois regardée par lui, la lumière pâle de ses yeux m'éclairant toute, de la tête aux pieds. Le voir. Être vue par lui. Vivre ça encore une fois. Exister encore une fois, éclairée par lui, nimbée de lumière par lui, devenir à nouveau matière lumineuse et vivante, sous son regard. Vivre !*(FB, 8). Par la force de ce regard, les vies de Stevens et d'Olivia sont intimement liées au point d'être une seule et unique personne : *Je suis elle et elle est moi. Je m'ajuste à ses os et son âme n'a pas de secret pour moi* (FB,106). Mais voire son double est un présage de mort, c'est pour cela que les femmes gémissent dans le vent et essaient d'avertir Olivia sur les conséquences néfastes du regard dévorateur de l'homme.

Les jumelles Pat et Pam se ressemblent comme dans un miroir, femmes sans âge et vierges éternelles, identiques et interchangeable. Vivant en symbiose, elles prennent un malin plaisir à tromper le révérend sur leur identité, évoquant ainsi le côté maléfique du symbolisme gémellaire. Soupçonnés de posséder des pouvoirs occultes, les jumeaux se trouvent entre deux mondes, le monde terrestre et l'Au-delà, un corps à deux âmes, l'une mortelle et l'autre immortelle. Pat et Pam, elles-aussi, possèdent des pouvoirs sur la vie, la mort et la chronologie, car sur les murs de la galerie des ancêtres, ignorant tout repère temporel, elles donnent vie ou invoquent du gouffre aquatique des figures féminines tragiques, des revenants qui viennent hanter le monde des vivants, pour le malheur et le tourment de Nicolas Jones : *Prennent un malin plaisir, malgré ma défense, à faire surgir sur le mur, à plusieurs reprises, les petites Atkins et Irène, ma femme. Trois têtes de femmes flottent sur un fond glauque, tapissé d'herbes marines, de filets de pêche, de cordes et de pierres. Trois prénoms de femmes, en lettres noires, sont jetés de-ci de-là, au bas des tableaux, en haut, à droite, à gauche, ou en travers, se mêlent aux herbes folles, s'inscrivent sur un front blême ou se gravent, comme une balafre, sur une joue ronde* (FB, 6).

Olivia et Nora sont un autre couple qui évoque l'image du double et des jumeaux. Inséparables, les filles deviennent cette bête fabuleuse à deux têtes et deux sexes

9) Janet M. Paterson, *L'envolée de l'écriture : « Les Fous de Bassan » d'Anne Hébert*, Voix et Images, vol. 9, n° 3, 1984, p. 143–151, p. 8

10) Janet M. Paterson, op. cit., p. 8



qui obsède l'imagination masculine et incite au désir meurtrier. Invoquant le côté inquiétant, parfois ténébreux de l'imaginaire aquatique, les deux filles (dont les noms mêmes seront griffonnés par les jumelles Pat et Pam dans un flot continu : *NoraOliviaNoraOlivia* (FB, 16), sont *un seul animal fabuleux, à deux têtes, deux corps, quatre jambes et quatre bras, fait pour l'adoration ou le massacre* (FB, 13).

Au symbolisme du miroir et du double s'ajoutent quelques autres symboles aquatiques. Le sel est un symbole bénéfique, qui dans la Bible est associé à la pureté et à l'incorruptibilité de la chair. Il est associé à la vie, comme élément fortifiant : les bains rituels dans la mer rendent Felicity Jones plus vive que le sel. De même, dans la tradition rabbinique, les offrandes à Yahvé étaient toujours abondamment salées : la mère d'Olivia, la plus salée parmi les femmes de la mer (signe qu'elle a rejoint l'éternité) est une offrande au monde marin. Le sel a aussi un côté négatif, comme symbole de la stérilité et de la corrosion de la matière. *Le Livre du révérend Nicolas Jones* met en exergue une expression du Nouvel Testament, *vous êtes le sel de la terre* (FB, 4), qualifiant ceux qui suivent Jésus. Le sel exprime ainsi le dévouement du chrétien et son croyance inébranlable qu'ayant suivi la voie de la vertu, ses péchés seront exaucés. Mais une fois que la folie et le désir corrompent les âmes pieuses des gens, le sel de Griffin Creek s'affadit lentement.

S'opposant au soleil-mâle, la lune est principe de la féminité et gouverne le monde onirique, les eaux matricielles et la fertilité. Elle symbolise en même temps les puissances féminines dévoratrices, liées souvent à la mort et aux ténèbres chaotiques. Nout, déesse des astres dans la mythologie égyptienne, avale chaque nuit le soleil, pour l'enfanter ensuite, le matin. Nout est aussi déesse de la mort, qui rend la vie aux défunts, coiffée des cornes de vache (symbole de la fertilité), comme Isis, une autre déesse lunaire et funéraire. L'élément aquatique et l'astre lunaire sont intimement liés, vu que c'est de ce dernier que dépendent les marées. Celles-ci sont associées, par leur rythme, aux cycles naturels de la femme, à la périodicité des menstrues et au caractère évolutif de l'astre nocturne. Néanmoins, la lune possède aussi des propriétés maléfiques. L'astre nocturne qui éclaire la grève de Griffin Creek fascine et rend fou. Séduit par les rayons lunaires, Perceval désire les sentir sur son corps : *J'enjambe la fenêtre. Reste là sur l'appui de la fenêtre. Au premier étage de la maison. Les jambes ballantes dans le vide. Je me baigne dans la lumière liquide. La lune me gèle à travers mon pyjama. Je vais me déshabiller complètement. Risquer de tomber. Prendre un bain de lune. Sentir le froid de la lune sur mon ventre de garçon* (FB, 66).

Olivia et Stevens sont, tous les deux, fascinés par cette lumière irréaliste qui leur donne l'impression de quitter le monde : *Olivia se fait un peu prier, émue par la beauté de la nuit, semble-t-il, et par l'étrangeté de la lune. Je lui donne la main et j'ai l'impression de l'entraîner avec moi dans un domaine interdit, baigné de lumière blanche et de calme infini* (FB, 116). Olivia sait qu'il ne faut jamais regarder le visage d'une personne sous la



lune, pour éviter les conséquences néfastes. Mais, comme ensorcelée, Olivia regarde Stevens puiser des pouvoirs maléfiques dans les rayons lunaires : *La mer miroite, chaque petite vague comme autant de petits miroirs agités doucement sous la lune. Ce n'est que l'attrance de la mer, mon cœur, ce n'est que la fascination de la lune. Il faudrait courir, Nora et moi, rentrer bien vite à la maison, avant que n'apparaisse sur notre chemin un certain visage entre tous, mis au monde pour nous perdre, toutes les deux dans la nuit brillante, lui-même baigné de lumière sauvage, la lune rayonnant de sa face sa blanche froide lumière, ses yeux mêmes paraissant faits de cette matière lumineuse et glacée* (FB, 99).

La terre fantastique de Griffin Creek cache le mystère du destin de Nora et d'Olivia Atkins, les deux cousines, qui, la nuit de 31 août 1936, disparaissent englouties par la mer. Les deux jeunes filles sont vouées aux gouffres des ténèbres matricielles, qui reçoivent leurs corps outragés par la violence de l'homme. Matrice universelle et liquide primordial aux propriétés lustrales, l'eau devient dans l'univers romanesque hébertien un témoignage du destin des personnages féminins. Fraîche et printanière ou maléfique et dévoratrice, l'eau est cet espace mystérieux, situé entre la vie et la mort où des générations des femmes ont trouvé refuge. Dans leur essai de renouer le dialogue avec leur propre corps, les personnages féminins deviennent des nymphes, des naïades ou même des démons marins qui séduisent ou mènent les hommes au bord de la folie.

Bibliographie

Bachelard, Gaston. *L'eau et les rêves*, Librairie José Corti, 1942.

Bishop, Neil B. *Anne Hébert, son œuvre, leurs exils*, Bordeaux, Presses Universitaires de Bordeaux, 1993.

Bouchard, Denis, *Une lecture d'Anne Hébert (La recherche d'une mythologie)*, Montréal, 1977.

Briand, Sylvie. « *Les fous de Bassan* » d'Anne Hébert ou *l'apocalypse du griffon*, *Études françaises*, vol. 36, n° 2, 2000, p. 149-162.

Brochu, André, *Anne Hébert. Le secret de vie et de mort*, Ottawa, Les Presses de l'Université, Ottawa, 2000.

Cazenave, Michel. *Visages du féminin sacré*, Entrelacs, 2012.

Cazenave, Michel (dir.). *Encyclopédie des symboles*, Livre de Poche, Paris, 1999.

Cazenave, Michel et Pierre Solie, *Figures de l'éros*, Poiesis, Paris, 1986.

Delumeau, Jean. *Des religions et des hommes*, Livre de Poche, Paris, 1997.

Durand, Gilbert, *Symbolisme de la terre*, Enciclopedia Universalis, <http://www.universalis.fr/encyclopedie/symbolisme-de-la-terre/>



Feman Orenstein, Gloria. *Une vision gynocentrique dans la littérature et l'art féministes contemporains*, Études littéraires, vol. 17, n° 1, 1984, p. 143–160, URI: <http://id.erudit.org/iderudit/500638ar>

Hébert, Anne. *Les Fous de Bassan*. Paris : Éditions de Seuil, 1982.

Paterson, Janet M. *L'envolée de l'écriture : les Fous de Bassan d'Anne Hébert*, Voix et Images, vol. 9, n° 3, 1984, p. 143–151. URI: <http://id.erudit.org/iderudit/200485ar>

MANEA FLORENTINA IONELA / est doctorante à la Faculté des Lettres de l'Université « Alexandru Ioan Cuza » de Iași. Elle prépare une thèse en littérature québécoise avec le titre « Le sacré et le profane dans l'œuvre d'Anne Hébert ». Auteur de plusieurs articles sur des thèmes culturels et littéraires, elle s'intéresse à la littérature et à la civilisation françaises aussi bien qu'aux lettres francophones.

courriel: florentinamanea89@yahoo.com

